

KIERKEGAARD

LA REPRISE

Traduction

par

NELLY VIALLANEIX

FLAMMARION

LA REPRISE

GJENTAGELSEN

UN ESSAI DE PSYCHOLOGIE : EXPÉRIENCES

(GJENTAGELSEN ET FORSØG

I DEN EXPERIMENTERENDE PSYCHOLOGI)

par

CONSTANTIN CONSTANTIUS

COPENHAGUE

1843

un amour réel est-il possible sans passer par l'amour-passion? pour K. non, car il faut que l'idée d'amour naisse une première fois (mais cela peut avoir été avec une autre personne)

Sur les arbres sauvages, les fleurs embaument ;
sur les cultivés, les fruits.

(Cf. Flavius Philostrate l'Ancien : Les Héroïques)

reprise = répétition avec mouvement

réminiscence = l'idée répétée au présent par l'esprit qui la pense actuellement (= la reprend)

est-ce que la vie toute entière existe à la manière des idées éternelles?

se ressouvent de ce qui va se passer //

I.

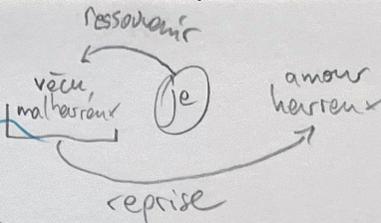
En ce temps-là, les Eléates niaient le mouvement. Diogène se produisit, comme chacun sait, dans le rôle de « contradicteur ». Il interpréta réellement ce rôle ; sans mot dire, il fit simplement quelques pas, en avant et en arrière, considérant avoir ainsi suffisamment réfuté ses adversaires. Comme je m'étais assez longtemps occupé, à l'occasion du moins, du problème suivant : « Une reprise est-elle possible? Quelle signification a-t-elle? Une chose gagne-t-elle ou perd-elle à être reprise? », il me vint soudain à l'esprit ceci : « Tu devrais aller à Berlin, où tu as déjà été une fois ; tu vérifieras alors si une reprise est possible et ce qu'elle peut signifier. » Chez moi, j'étais quasi tombé en arrêt sur ce problème. On en dira ce qu'on voudra, il finira par jouer un rôle très important dans la philosophie moderne, car la reprise est le terme décisif pour exprimer ce qu'était la « réminiscence » (ou ressouvenir) chez les Grecs. Ceux-ci enseignaient que toute connaissance est un ressouvenir. De même, la nouvelle philosophie enseignera que la vie tout entière est une reprise. Le seul et unique philosophe moderne qui en ait eu le pressentiment est Leibniz. Reprise et ressouvenir sont un même mouvement, mais en direction opposée ; car, ce dont on a ressouvenir, a été : c'est une reprise en arrière ; alors que la reprise proprement dite est un ressouvenir en avant. C'est pourquoi la reprise, si elle est possible, rend l'homme heureux, tandis que le ressouvenir le rend malheureux, en admettant, bien entendu, qu'il se donne le temps de vivre et ne cherche pas, dès l'heure de sa naissance, un prétexte (par exemple : qu'il a oublié quelque chose) pour s'esquiver derechef hors de la vie.

ironie

→ ?

→ obsession, ressasser, ne pas être dans le présent // mélancolie

mouvement de l'idée dans les conditions de son effectuation



L'amour selon le ressouvenir est le seul heureux, a dit un auteur. En quoi il a parfaitement raison, à condition, toutefois, de se ressouvenir que cet amour a d'abord rendu l'homme malheureux. En vérité, l'amour selon la reprise est le seul heureux. Comme l'amour selon le ressouvenir, il n'a ni l'inquiétude de l'espérance ni l'angoisse de l'aventure et de la découverte; il n'a pas non plus la douce mélancolie du ressouvenir, mais il a la bienheureuse assurance de l'instant. L'espérance est un vêtement flambant neuf, raide et trop ajusté; pourtant, on ne l'a jamais eu sur le dos; c'est pourquoi on ne sait comment il vêtira ou comment il ira. Le ressouvenir est un vêtement au rebut: si beau soit-il encore, il ne va plus, parce qu'on a grandi et qu'il est devenu trop petit. La reprise est un vêtement inusable, assoupli et fait au corps; il ne gêne, ni ne flotte. L'espérance est une charmante jeune fille qui vous glisse entre les mains. Le ressouvenir est une belle vieille femme qui ne rend pourtant jamais service à l'instant où il faut. La reprise est une épouse aimée, dont on ne se lasse jamais; car c'est du nouveau seulement qu'on se lasse. Du vieux, on ne se lasse jamais et, quand on l'a devant soi, on est heureux. Seul est vraiment heureux celui qui ne s'abuse pas lui-même dans l'illusion que la reprise apporterait du nouveau; car, c'est alors qu'on s'en laisserait. Il appartient à la jeunesse d'espérer, à la jeunesse de se ressouvenir; mais il faut du courage pour vouloir la reprise. Celui qui veut seulement espérer est lâche. Celui qui veut seulement se ressouvenir est voluptueux. Mais celui qui veut la reprise est viril; et il est d'autant plus profondément homme qu'il a su plus énergiquement la prendre en charge. Par contre, celui qui ne saisit pas que la vie est une reprise, que la reprise est la beauté de la vie, s'est jugé lui-même; il ne mérite pas mieux que ce qui va lui arriver: il périra. Car l'espérance est un fruit alléchant qui ne rassasie pas; le ressouvenir est un piteux viatique, qui ne rassasie pas; mais la reprise est le pain quotidien, une bénédiction qui rassasie. Quand on fait le tour de l'existence, on doit s'apercevoir, si on a le courage de le comprendre, que la vie est une reprise dont on a plaisir à se réjouir. Celui qui n'a pas fait le tour de la vie, avant de commencer à vivre, n'arrivera jamais à vivre. Celui qui en fit le tour, mais en fut saoulé, c'est qu'il était mal bâti. Mais celui qui choisit la reprise, celui-là vit. Il ne galope pas, comme un

naïveté, non vécu

espérance ressouvenir reprise

c.f. Spinoza crainte/espérance + Pandora

mariage + métaphore de la vie de chaque jour

et le travail de chaque jour (luthérianisme)

cf. vision panoramique de la vie chez Pythagore

incapable de former l'expérience à partir du vécu

le mvt de reprise est un mvt en avant et ainsi nous porte dans le futur

#nouveau

mvt en avant de la vie qui a été

maturité stade éthique

virtù => AGENCE

actif/passif

expérence au sens d'Aristote (les jeunes en esprit ne peuvent faire de politique...)

→ ressouvenir de ressouvenir, et donc de l'amour et à la fois que l'amour fut malheureux, mais qu'il n'a pas à l'être ou tant qu'amour, à moins d'être mélancolique

gamin, après les papillons, ni ne se dresse sur la pointe des pieds pour jeter un coup d'œil sur les merveilles du monde; car il les connaît. Il ne reste pas non plus comme une vieille femme, à filer au rouet du ressouvenir. Mais il va paisiblement son chemin, heureux grâce à la reprise. Que dis-je! Sans reprise, que serait la vie? Qui pourrait souhaiter être un tableau noir, sur lequel le temps écrivait, à chaque instant, un écrit nouveau ou bien un écrit rappelant le passé? Qui pourrait souhaiter se laisser émouvoir par toutes ces choses nouvelles, passagères, toujours renouvelées, qui amollissent l'âme en l'amusant? Supposons que Dieu lui-même n'ait pas voulu la reprise: le monde n'aurait jamais existé. Ou bien Dieu aurait suivi les plans faciles de l'espérance, ou bien il aurait tout rappelé à sa mémoire, pour le garder dans le ressouvenir. Mais il ne fit pas. Le monde subsiste donc et il continue de subsister parce qu'il est une reprise. La reprise est la réalité, le sérieux de l'existence. Celui qui veut la reprise a mûri dans le sérieux. Tel est mon vote personnel, à moi qui considère, en outre, que le sérieux de la vie ne consiste nullement à s'asseoir sur son sofa, à se curer les dents — conscient d'être quelque chose, par exemple Conseiller de justice; ou bien à aller par les rues avec un air compassé — conscient d'être quelque chose, par exemple Sa Révérence: cela est tout aussi peu le sérieux de la vie qu'être écuyer du Roi. Tout cela n'est, à mes yeux, que plaisanterie et, comme telle, parfois assez mauvaise.

vieillesse psychique

va leurs des choses luthériennes, sérieux

gourmand le sérieux

temporel vs spirituel

Platon? Hegel? ressouvenir et mélancolie

début du récit

L'amour selon le ressouvenir est le seul heureux, dit un auteur qui, d'après ce que j'en connais, est parfois quelque peu trompeur. Non qu'il dise une chose et en pense une autre; mais parce qu'il pousse à l'extrême sa pensée, en sorte que, faute d'être saisie avec la même énergie, elle apparaît, un moment après, tout autre. On est tenté d'approuver, sans peine, cette maxime, ainsi présentée. Mais on oublie alors qu'elle est l'expression de la plus profonde mélancolie et qu'on ne saurait mieux exprimer, en la traduisant dans une seule repartie facile, une humeur si profondément noire.

II. Il y a un an environ, mon attention se porta, avec un vrai sérieux, sur un jeune homme, que j'avais déjà souvent croisé auparavant. Son beau physique, son regard chargé d'âme m'avaient presque séduit. Un certain port de tête, une espièglerie dans les propos me convainquaient qu'il était une

se ressouvenir mais sans se ressouvenir que "cet amour a d'abord rendu l'homme malheureux"

nature assez profonde pour avoir plus d'une ressource, tandis qu'un certain manque d'assurance dans l'intonation laissait deviner qu'il était en cet âge enchanteur où la maturité de l'esprit s'annonce, comme le fait, beaucoup plus tôt, celle du corps par le changement de la voix. Par ces manières d'être, propres aux cafés, dont la désinvolture rapproche, je l'avais déjà attiré à moi. Je lui avais appris à voir en moi un confident, dont le discours tentateur favorisait de maintes façons l'extraction de la mélancolie qu'il avait en lui ; car tel un Farinelli, j'appâtais le roi faible d'esprit pour le faire sortir de sa sombre cachette. Comme mon ami était encore jeune et souple, la chose pouvait se faire sans utiliser le forceps. Tels étaient nos rapports, quand, il y a environ un an, comme je l'ai dit, il monta chez moi, tout hors de lui. Son allure était plus dynamique qu'à l'ordinaire, sa figure plus belle, ses grands yeux rayonnants étaient dilatés, bref, il semblait transfiguré. Il m'informa qu'il était amoureux ; involontairement, j'en vins à penser qu'heureuse devait être, bien entendu, la jeune fille ainsi aimée ! « Il était amoureux depuis quelque temps déjà, me dit-il, mais il l'avait caché, même à moi. Maintenant, il touchait au but souhaité : il avait fait ses aveux et, en retour, il était aimé. » Quoique je sois d'ordinaire disposé à me comporter en observateur des hommes, je ne le pus avec lui. On dira ce qu'on voudra : un jeune homme profondément amoureux est chose si belle qu'on oublie, lorsqu'on l'a sous les yeux, d'observer, pour se réjouir à sa vue. En général, toutes les émotions humaines profondes désarment l'observateur. Mais qu'à leur place, on trouve le vide, ou bien qu'elles soient cachées par coquetterie, c'est alors qu'on veut observer. Témoin d'un homme en train de prier vraiment de toute son âme, qui pourrait être assez inhumain pour vouloir observer ? Qui ne se sentirait plutôt pénétré par le recueillement dont déborde l'âme de l'homme en prière ? On écoute, au contraire, un pasteur déclamer une savante sermonnade. Plusieurs fois il atteste, mais dans une tirade artificiellement entortillée et alambiquée, sans aucune invite de la part de la communauté des fidèles, que ce qu'il dit est la foi toute simple : elle ne s'y connaît guère en afféteries verbales, mais elle lui procure, dans la prière, ce qu'il a cherché en vain, d'après ses paroles et sans doute pour de bonnes raisons, dans la poésie, l'art et la science. C'est pour le coup qu'on met, bien

on n'est pas tombé de la dernière pluie !

posément, l'œil au microscope, qu'on ne laisse pas l'oreille engouffrer le flot des paroles, mais qu'on tire les jalousies pour passer au crible de la critique chaque son et chaque parole. Le jeune homme, dont je parle, était profondément amoureux, avec ferveur, de belle et humble manière. De longtemps je n'avais été aussi heureux que je l'étais à sa vue. Car il est souvent assez triste d'être observateur. Cela vous rend mélancolique, comme d'être officier de police : quand un observateur remplit bien ses fonctions, il est à regarder comme un espion de la police, au service d'intérêts supérieurs ; l'art de l'observateur consiste, en effet, à amener au jour ce qui est caché. Le jeune homme me parla de la jeune fille dont il était amoureux sans multiplier les paroles. Son discours n'était nullement fait de plates louanges, comme le sont assez souvent les jugements des amants. Rien en lui de la suffisance d'un habile gaillard qui viendrait de conquérir pareille jeune fille, nulle outrecuidance — Non, son amour était sain, pur, intact. Il me confia avec une aimable franchise la raison de sa visite chez moi : il avait besoin d'un confident, en présence duquel il pût parler tout haut avec lui-même. Il y avait aussi une raison supplémentaire : en restant là toute la journée chez la jeune fille, il craignait de l'importuner. Il était allé, plusieurs fois déjà, jusqu'à sa demeure, mais il s'était forcé à rebrousser chemin. Il me pria alors de faire une promenade en voiture avec lui, pour le distraire et passer le temps. J'y étais disposé, moi aussi ; dès l'instant qu'il m'avait fait confiance, il pouvait être sûr, que je serais, sans réserve, à son service. J'employai la demi-heure avant que la voiture n'arrive à écrire quelques lettres d'affaires et le priai, en attendant, de bourrer une pipe, ou bien de feuilleter un peu un album, laissé en vue. Mais il n'avait pas besoin d'une telle occupation : il était assez occupé de lui-même. Il ne pouvait rester assis, au repos. Il arpenta le parquet à pas rapides, en long et en large. Sa démarche, ses mouvements, ses gestes : tout disait éloquemment qu'il brûlait d'un amour-passion. Comme une grappe, parvenue au comble de sa maturité, devient claire et translucide, tandis que le suc perle aux veinules de sa chair, comme un fruit fait crever sa peau, à la plénitude de sa maturité, ainsi l'amour-passion éclatait, presque à vue d'œil, en toute sa personne. Je ne pouvais me retenir de le regarder du coin de l'œil, de temps à autre, presque amoureux

amour-passion

expérience du psychologue aka petit chimiste = la bile noire (cf. Gallien) "transfiguré" par le sentiment amoureux retourné

de lui : pareil jouvenceau est presque aussi séduisant à regarder qu'une jeune fille.

Il arrive souvent que les amants recourent aux paroles d'un poète pour qu'éclate la joie bienheureuse des douces transes de l'amour-passion. Ce fut le cas pour lui. Tout en arpentant le parquet, il reprenait encore et encore les vers de Poul Møller :

Alors vient un songe, du printemps de ma jeunesse

Au fauteuil où je suis,

De toi, j'ai le fervent désir, la nostalgie,

De toi, soleil des femmes !

Ses yeux s'emplirent de larmes ; il se jeta sur une chaise et reprit les vers encore et encore. Cette scène fit sur moi une impression qui me retourna. « Grand Dieu ! pensai-je, pareille mélancolie ne s'est jamais présentée jusqu'ici dans mes expériences psychologiques. » Sans doute savais-je qu'il était mélancolique, mais pas que l'inclination amoureuse pût produire un tel effet sur lui ! Et pourtant, quelle n'est pas la cohérence logique de tout état d'âme, même anormal, quand on lui permet de se développer normalement ! Les hommes clament assez souvent qu'un mélancolique devrait tâcher de tomber amoureux : ainsi se dissiperait tous ses malaises. Mais si votre homme est réellement mélancolique, comment se pourrait-il que son âme n'en vienne pas à s'occuper mélancoliquement de ce qui devient pour lui de la plus haute importance ? Ce jeune homme était profondément amoureux, avec ferveur, c'est clair ; et pourtant, il était capable, dès les premiers jours de son amour, de se ressouvenir de lui. Au fond, il en avait déjà fini avec toute cette histoire. En commençant, il a fait un pas si redoutable qu'il a sauté par-dessus la vie. Si la jeune fille meurt demain, pensai-je, cela n'entraînera aucun changement essentiel pour lui : il se jettera encore sur cette chaise ; ses yeux s'empliront encore de larmes ; il reprendra encore les paroles du poète. Quelle étrange dialectique ! Il se languit de la jeune fille ; il doit se faire violence pour ne pas être pendu à sa porte toute la journée. Et pourtant, dès le premier instant de toute cette histoire, il est devenu un vieil homme. Il doit y avoir un malentendu là-dessous. Depuis longtemps,

6

il se complait dans son malheur

le mot en avant = le mot de la vie

- ≠ ressouvenir qui tourne sur lui-même
- = reprise qui va de l'avant

rien ne m'a si fortement agité que cette scène. Que le malheur guette ce jeune homme, c'est sans doute clair ; qu'il guette aussi la jeune fille, ce n'est pas moins clair, même s'il n'est pas possible de prévoir sur-le-champ, de quelle manière il arrivera. Néanmoins il est sûr et certain que si quelqu'un peut disserter sur l'amour selon le ressouvenir, c'est bien notre amoureux ! Le ressouvenir a ce grand avantage de commencer par la perte ; c'est pourquoi il est sûr, n'ayant rien à perdre.

La voiture était arrivée. Nous sortîmes par le Strandveg, pour nous diriger ensuite vers les contrées boisées proprement dites. Sur ces entrefaites, j'en étais venu, malgré moi, à me comporter envers le jeune homme comme un observateur : je ne pus m'abstenir de faire toutes sortes d'expériences, ou, comme disent les marins, de filer le loch de sa mélancolie. Je donnai le ton dans toutes les tonalités érotiques possibles. — En vain. Je cherchai à dépister les effets du changement d'environnement. — Inutile : ni l'impétueuse immensité de la mer, ni le tranquille bercement de la forêt, ni l'attrayante solitude du soir ne purent le tirer de cette sombre langueur qui le rapprochait moins qu'il ne l'éloignait de l'aimée. Son erreur était incurable : il se tenait à la fin, au lieu du commencement. Pareille erreur est et demeure la ruine d'un homme.

2 tonalités

Et pourtant je maintiens que la tonalité affective de cet amoureux sonnait juste, comme tonalité érotique. Celui qui n'a pas vécu dans cette tonalité la naissance d'un amour-passion n'a jamais aimé. Encore faut-il disposer d'une autre tonalité affective, à côté de la première. Le ressouvenir intensifié est l'expression éternelle de l'amour-passion à son commencement, le signe d'un réel amour-passion. Mais, d'un autre côté, il incombe à l'élasticité de l'ironie de pouvoir en tirer parti. Notre homme en manquait-il ? C'est que son âme était sans ressort. Il doit être vrai que la vie d'un tel amour, dès le premier instant, est achevée ; mais il faut aussi une force vitale pour faire périr cette mort et la changer en vie. Dès les premières heures, à l'aube de l'amour-passion, le présent et l'avenir entrent en rivalité, pour obtenir une expression éternelle ; mais le ressouvenir constitue précisément le reflux de l'éternité dans le présent, à condition, bien entendu, que soit sain ce ressouvenir.

7

disjonction
entre l'amour et l'aimée,
qui est seuil d'une transformation
vers l'amour réel (donc d'ironie)

erreur incurable :
commencer
par la
fin

faire périr
la mort
par l'ironie
(force)
et la changer
en vie

Nous rentrâmes à la maison. Je pris congé de lui. Mais ma sympathie était mise en mouvement de manière bien trop forte : je ne pouvais m'empêcher de penser qu'à très bref délai surviendrait une terrible explosion.

Pendant la quinzaine qui suivit, je le vis chez moi, de temps à autre. Il commençait lui-même à se rendre compte du malentendu, et la jeune adorée lui était déjà presque un fardeau. Et pourtant, elle était l'aimée, la seule et unique qu'il eût aimée, la seule et unique qu'il voulût jamais aimer. Mais, d'un autre côté, il ne l'aimait pas, car il se contentait de languir après elle. Pendant tout ce temps, se produisait en son for intérieur un remarquable changement. La verve poétique s'éveillait à une échelle que jamais je n'aurais cru possible. A cet instant, je compris tout et sans peine : la jeune fille n'était pas son aimée ; elle était l'occasion, pour le poétique, de s'éveiller en lui ; elle le rendait poète. C'est pourquoi il ne pouvait aimer qu'elle, sans jamais l'oublier, sans jamais vouloir aimer quelqu'un d'autre ; et pourtant, il ne pouvait que languir après elle, continuellement. Elle était embarquée avec lui, mêlée à tout l'essentiel de son être ; sa mémoire, en lui, serait éternellement neuve. Elle avait été beaucoup pour lui : elle l'avait rendu poète. Mais, par là même, elle avait signé son propre arrêt de mort.

A mesure que le temps passait, le comportement du jeune homme devenait de plus en plus tourmenté. Son humeur noire prenait de plus en plus le dessus. La force du corps se consumait dans le combat de l'âme. Il avait beau s'apercevoir qu'il l'avait rendue malheureuse, il n'avait conscience d'aucune faute. Mais, justement, cette absence totale de culpabilité le rendait coupable du malheur de la jeune fille, lui était à scandale et imprimait à sa passion les mouvements les plus sauvages. Avouer à la jeune fille comment tout cela se tenait lui semblait la plus profonde offense. En effet, c'eût été lui dire qu'elle était devenue pour lui un être essentiellement imparfait : il avait pu croître à partir d'elle et il n'avait plus besoin de cet échelon grâce auquel il s'élevait. Aussi bien, qu'en eût-il résulté ? Elle savait, de toute manière, qu'il ne voudrait pas en aimer une autre. Elle deviendrait donc sa veuve affligée qui ne vivrait plus que dans la mémoire de l'absent et de leur liaison. Il ne pouvait passer aucun aveu : il était trop fier pour cela et il l'était aussi à sa place, à elle. Son humeur noire l'encombrait de plus en plus.

l'amant devient le poète à travers la mélancolie

excès

excès

au figuré pour Kierkegaard, mais aussi au littéral dans les neurtes conjugaux ("ma femme" remplace "telle femme" après disjonction idéale)

III.

honte

excès

Il résolut de persister dans la fausseté. Il mit donc tout son génie poétique à la réjouir en l'amusant. Les nombreux dons qu'il avait reçus, il les exerça pour elle. Elle était et restait l'aimée, la seule adorée, quoiqu'il fût sur le point de perdre la raison, angoissé qu'il était par le monstrueux mensonge dont elle était de plus en plus intimement prisonnière. Était-elle réellement vivante ou morte ? D'une certaine manière, la question était dépourvue de signification pour lui : son humeur noire ne lui permettait de trouver de joie qu'à lui faire de la vie un enchantement. Elle était aux anges, on le comprend, ne soupçonnant rien. La nourriture avait bon goût, et voilà tout ! Produire, au sens strict du terme, il ne le voulait pas ; car il aurait dû, en ce cas, la quitter. Il livra donc, comme il disait, sa capacité de production aux ciseaux, et il en réunit tous les fragments en un bouquet, pour elle. Elle ne soupçonnait rien... Je le crois : il serait révoltant qu'une jeune fille puisse être assez égoïste pour prendre à la légère l'humeur noire d'un homme. Néanmoins, la chose peut se produire et, une fois, j'ai été bien près de découvrir un tel comportement. Rien, d'ailleurs, n'est plus séduisant, pour une jeune fille, que d'être aimée d'un homme à l'humeur sombre et enclin à la poésie. Si elle se montre tout juste assez égoïste pour s'imaginer qu'elle l'aime fidèlement en se cramponnant à lui au lieu de le lâcher, elle a, dans la vie, une tâche bien commode : elle jouit, d'un seul coup, de l'honneur et de la bonne conscience d'être fidèle et par-dessus le marché, de la quintessence de l'amour-passion, de tous le plus exquis ! Dieu garde tout homme d'une fidélité pareille !

x?

x

?

Un jour, il monta jusque chez moi. Les sombres passions le dominaient entièrement. Il maudit, avec les plus sauvages exclamations, sa vie présente, son amour, la jeune fille aimée. A partir de cet instant, il ne revint plus jamais. Apparemment, il ne pouvait se pardonner d'avoir avoué devant un autre homme que la jeune fille était pour lui un tourment : à présent, il avait tout gâté, jusqu'à la joie d'exalter la fierté de celle qu'il représentait comme une déesse. Quand il me rencontrait, il m'évitait ; si nous nous trouvions ensemble, il ne m'adressait jamais la parole, s'efforçant, au contraire, de paraître joyeux et confiant. Je pensais à le serrer d'un peu plus près. A cette fin, j'avais commencé à suivre la piste des employés subalternes de

une illusion qui cache à soi-même son propre sort

basculément

son entourage. Lorsqu'on a affaire, en effet, à un homme à l'humeur sombre, c'est souvent grâce à ces gens-là, qu'on arrive à en savoir plus. Devant un serviteur, une servante, un vieux meuble de famille auquel on ne fait plus attention, un tel homme s'ouvre souvent plus que devant quelqu'un de son entourage plus proche de lui par la culture ou le comportement. J'en ai connu un qui traversait la vie comme un danseur ; il trompait tout son monde et moi avec, jusqu'à ce qu'un barbier me mît sur une autre piste. Ce barbier était un homme d'un certain âge qui vivait dans la gêne et s'occupait lui-même de ses clients. La compassion, éveillée par cette gêne, porta l'autre à laisser percer son humeur noire, si bien que le barbier sut ce que personne ne soupçonnait. Cependant, le jeune homme m'épargna cette peine. Il se tourna, en effet, de nouveau vers moi, fermement résolu, pourtant, à ne jamais plus remettre les pieds chez moi. Il me proposa de le rencontrer dans des endroits écartés, à des heures déterminées. J'y consentis. J'achetai donc deux billets d'entrée pour la pêcherie des remparts. Nous nous rencontrâmes là, au petit matin. Au moment où le jour combat avec la nuit, où, même au cœur de l'été, un frisson glacé parcourt la nature entière, nous nous rencontrâmes là-bas, dans la brume humide du matin sur l'herbe couverte de rosée, et, à ses cris, les oiseaux effrayés s'envolaient. Au moment où le jour est victorieux, où tout être vivant se réjouit de l'existence, au moment où la jeune aimée qu'il chérissait en la nourrissant de sa douleur, levait la tête de l'oreiller et ouvrait l'œil, parce que le dieu du sommeil qui était resté près de sa couche, se mettait debout, au moment où le dieu des rêves posait le doigt sur sa paupière afin qu'elle se rendorme doucement pour un court assoupissement, tandis qu'il lui murmurait ce qu'elle n'avait jamais soupçonné, avec des murmures et des soupirs si légers qu'au réveil elle avait tout oublié — à ce moment, nous nous séparâmes derechef. Malgré les confidences du dieu des rêves, elle ne rêvait pourtant pas de ce qui se passait entre nous. Quelle merveille que notre homme en pâlit ! Quelle merveille que j'en fisse autant, moi, son confident et celui de plusieurs de ses pareils !

Il s'écoula encore un certain temps. Je souffrais réellement beaucoup avec le jeune homme, qui dépérissait de jour en jour. Et pourtant, je ne regrettais nullement de prendre part à sa

stratégies
de dissimulation
de la mélancolie

idée
vs.
réel

souffrance ; car, dans son amour, du moins, l'idée était en mouvement. (On voit tout de même quelquefois pareille passion dans la vie, Dieu soit loué ! On la chercherait en vain dans les romans ou les nouvelles.) L'amour-passion n'a de signification qu'en ce cas. L'amoureux auquel manque l'enthousiasme, fût-il convaincu que l'idée est le principe de vie de l'amour-passion et qu'on doit, s'il le faut, lui offrir sa vie en sacrifice, que dis-je ! lui offrir bien plus : l'amour-passion lui-même, la réalité l'eût-elle abondamment favorisé —, cet homme-là est interdit de poésie. Si, au contraire, l'amour-passion est vécu dans l'idée, aucun mouvement, ni même aucune émotion fugitive, n'est dépourvu de signification, parce que le principal est constamment présent : ce conflit poétique, qui peut alors, d'après ce que je sais, être bien plus terrible que celui que je décris présentement. Mais vouloir servir l'idée (et, par rapport à l'amour-passion, ce n'est pas servir deux maîtres) voilà un rude service : nulle beauté n'est aussi difficile que l'idée et nulle réprobation de jeune fille ne peut être aussi pesante que le courroux de l'idée, qui est, plus que tout, impossible à oublier.

Si je voulais dépister jusque dans les détails, les tonalités de l'affectivité du jeune homme, telles que j'apprenais à les connaître, ou, à tout le moins, si je voulais relever, comme le font les poètes, une foule de choses étrangères au sujet (salons, vêtements, belles contrées, parents et amis), cette histoire pourrait devenir une nouvelle longue d'une aune. Mais je n'en ai nulle envie. J'aime la salade, mais je ne mange jamais que le cœur : les feuilles, c'est bon pour les cochons. Je préfère, avec Lessing, la volupté de la conception au pénible labeur de l'accouchement. Si quelqu'un a quelque chose à dire là contre, comme il lui plaira : ça m'est égal !

Le temps passa. Quand je le pouvais, je rencontrais le jeune homme à ce culte nocturne où il se procurait, par ses cris sauvages, de l'exercice pour toute la journée. Quant au jour, il le consacrait à enchanter la jeune fille. Comme Prométhée, rivé au rocher, captive les dieux par ses prédictions, tandis qu'un vautour lui fouille le foie, ainsi captivait-il son aimée. Chaque jour était une surenchère, parce que chaque jour était le dernier. Cependant, il ne pouvait demeurer ainsi, à mordre la chaîne qui l'attachait. Plus la passion écumait, plus son chant était

l'intérêt ?

la "bonne"
forme de
l'amour-
passion
implique
l'enthousiasme
(l'idée en
mouvement)

excès

béatitude et son discours tendresse, mais aussi plus solide sa chaîne. Changer le malentendu en rapport réel lui était impossible : c'eût été livrer la jeune fille à une éternelle tromperie. Dissiper la méprise en expliquant à l'aimée qu'elle n'était qu'une forme visible, alors que sa pensée, à lui et son âme cherchaient autre chose, qu'il reportait sur elle : c'eût été l'offenser profondément au point de révolter sa fierté. Ce procédé lui inspirait le plus profond mépris. En quoi il avait bien raison. S'il est méprisable de tromper une jeune fille en la séduisant, il est encore plus méprisable de l'abandonner, sans devenir un coquin, mais en se ménageant une retraite plus brillante : on lui servira, en guise d'explication, qu'elle a été l'idéal, en guise de consolation, qu'elle a été la Muse. Pareille manière de faire est bonne pour qui a quelque pratique dans l'art d'embobiner une jeune fille. Au temps de la détresse, elle accepte tout ce qu'on lui suggère. On s'en tire bien. On reste honnête homme, aimable même. Mais, par la suite, la jeune fille se sent, au fond, offensée plus profondément que celle qui se *sait* trompée. C'est pourquoi, dans toute relation d'amour qui, quoique commencée, n'arrive pas à se réaliser, la délicatesse devient l'outrage suprême. Celui qui a un coup d'œil érotique et n'est pas un lâche, voit sans peine que le seul et unique moyen qu'il lui reste alors, pour respecter une jeune fille, consiste à être indécis.

Pour mettre fin, si possible, aux souffrances du jeune homme, je l'engageai à jouer carrément son va-tout, le tout étant de trouver simplement un terrain d'entente. Je lui fis la proposition suivante : « Réduisez à rien tout cela. Transformez-vous en un homme méprisable qui n'a de joie qu'à mystifier et tromper. Si vous pouvez le faire, l'égalité sera rétablie entre vous deux. En pareil cas, plus question des différences esthétiques qui vous donnaient le pas sur elle (ce que, trop souvent, les hommes inclinent à accorder à une individualité soi-disant peu ordinaire). C'est elle qui remportera la victoire. Elle aura absolument raison, et vous, absolument tort. Toutefois, n'agissez pas trop brusquement : cela ne ferait qu'enflammer son amour. Cherchez d'abord, si possible, à lui être un peu désagréable. Ne la taquinais pas : cela l'exciterait. Non ! Soyez inconstant ; ronchonnez ; faites un jour ceci, un autre cela. Mais sans passion, par pure routine. Que celle-ci,

méthode de
rupture de
l'enchantement

cependant, ne dégénère pas en inattentions. Il faut, au contraire, multiplier plus que jamais les attentions apparentes, mais comme si elles étaient imposées par une charge officielle, c'est-à-dire dénuées de toute ferveur. Substituez sans cesse à tout plaisir de l'amour passionné un certain quasi-amour passionné, éceurant, qui ne soit ni de l'indifférence, ni du désir. Soyez, dans toutes vos manières d'être, aussi désagréable à voir qu'un homme qui bave. Cependant, ne commencez pas sans avoir la force de tout mener à bien. Sinon c'est la fin de tout ! Car nul n'est aussi astucieux qu'une jeune fille, je veux dire, quand il est question de savoir si elle est aimée ou non, et nulle opération n'est plus difficile que de devoir employer soi-même l'extirpateur du chirurgien : un instrument qu'en général, seul, le temps apprend à manier correctement. Quand donc tout sera en train, alors seulement vous pourrez faire appel à moi et je me chargerai du reste. Faites courir le bruit que vous avez une nouvelle histoire d'amour, *et quidem* [en tout cas] d'un genre assez peu poétique, sinon vous ne feriez que la piquer. Pareille chose ne peut vous venir à l'esprit ? Je le sais bien puisqu'il est acquis entre nous qu'elle est la seule et unique, l'aimée, même s'il vous est impossible de traduire ce rapport purement poétique en amour réel. Mais le bruit doit être fondé sur quelque chose de vrai. Je m'en chargerai. Je choisirai ici, en ville, une jeune fille, avec laquelle je m'arrangerai. »

Ce n'était pas seulement par considération pour le jeune homme que je me mis à dresser ce plan. Je ne peux nier que, peu à peu, j'en étais venu à voir d'un mauvais œil son aimée. Comment pouvait-elle ne remarquer absolument rien ? Comment pouvait-elle ne soupçonner absolument rien de la souffrance du jeune homme et de ce qui pouvait bien en être cause ? Et si elle y voyait clair, comment ne faisait-elle absolument rien, rien pour essayer de le sauver en lui donnant ce dont il avait besoin et qu'elle pouvait lui donner : la liberté. Cette liberté l'aurait sauvé, précisément parce que c'était elle qui la lui aurait donnée. C'est alors, par sa magnanimité, qu'elle aurait, à son tour, pris le dessus sur lui et c'est alors qu'elle aurait cessé d'être offensée ! Je peux tout pardonner à une jeune fille, mais je ne pourrai jamais lui pardonner, dans son amour, de se tromper de devoir d'amour. Quand l'amour d'une jeune fille ne l'amène pas à s'offrir en sacrifice, elle n'a aucune

solution du
côté de la
jeune fille :
magnanimité

féminité : c'est une hommasse. Dans ce cas, je me ferai toujours un plaisir de l'abandonner aux coups ou aux rires. Mais pourtant, quelle tâche, pour un poète comique que de représenter pareille amante ! Avec son amour-passion, elle commence par sucer le sang de l'aimé jusqu'à l'amener, dans la détresse et le désespoir, à rompre avec elle. Quelle tâche de représenter pareille amante comme une Elvire qui joue ce rôle avec bravoure devant ses parents éplorés et ses amis compatissants ; une Elvire qui tient la première voix de la chorale des femmes trompées ; une Elvire qui peut parler avec emphase et d'abondance de la déloyauté de la gent masculine, déloyauté qui, de toute évidence, va lui coûter la vie ; une Elvire jouant le tout avec tant d'aplomb et d'assurance qu'il ne lui vient pas à l'idée même une demi-seconde que sa propre fidélité puisse être calculée d'assez près pour coûter la vie à son aimé. Grande est la fidélité féminine, surtout quand on la prie de s'abstenir, insondable, inconcevable à jamais ! La situation deviendrait impayable, si l'amant, malgré toute sa détresse, gardait assez d'humour pour ne pas se répandre en paroles de colère sur le compte de cette Elvire, s'il se contentait d'exercer une vengeance autrement radicale : la duper en la confirmant dans l'illusion qu'il l'a honteusement trompée. Si tel est le cas avec notre jeune fille, je dois lui promettre que la vengeance lui portera un coup terrible quoique avec les seules armes de la poésie, si toutefois le jeune homme est capable d'exécuter mon plan. Car le jeune homme, convaincu de faire tout ce qu'il peut et de son mieux, inflige du même coup, à la jeune fille, le châtement le plus rude, si elle est égoïste : il la traite avec toute la sollicitude érotique possible, mais son procédé la fera précisément souffrir au plus haut point, si elle est égoïste.

Il se prêta à mon plan, qu'il approuvait entièrement. Dans une boutique de mode, je trouvai ce que je cherchais : une jeune fille, vraiment jolie. Je lui promis d'assurer son avenir si, en échange, elle entrait dans mon plan : le jeune homme devait se montrer avec elle dans des endroits publics ; il devait lui rendre visite à des heures où nul ne douterait qu'ils vivaient une liaison régulière. A cette fin, je procurai à la couturière le logement indiqué, dans une maison qui avait un passage débouchant sur deux rues. Il suffisait ainsi au jeune homme de traverser la maison tard dans la soirée, pour donner aux

vampir, la femme égoïste (l'homme égoïste est quant à lui normalisé)

mise en place du stratagème

x !! les stars et leurs fans

IV

servantes, etc., la certitude d'une liaison. Et en avant les commérages ! Quand tout serait réglé, je devais encore m'ingénier à ce que l'aimée ne restât pas dans l'ignorance de cette nouvelle fréquentation. La couturière n'était pas mal ; au demeurant, telle qu'elle était, l'aimée ne pouvait, toute jalousie mise à part, s'étonner que l'autre eût la préférence. Pour autant que j'avais l'aimée à l'œil, la couturière aurait, sans doute, dû être mieux. Mais, comme je ne pouvais rien savoir de certain à ce sujet et qu'en outre je ne voulais pas jouer un mauvais tour au jeune homme, je fis mon choix dans le seul intérêt de son procédé.

La couturière fut engagée pour un an : les relations envisagées devaient être maintenues tout ce temps-là, pour duper complètement l'aimée. Pendant ce temps, le jeune homme devait de son côté rendre éclatante, si possible, son existence de poète ; s'il y réussissait, il faudrait alors provoquer un *redintegratio in statum pristinum* [retour à l'état ancien]. Au cours de l'année, si la jeune fille avait concurremment l'occasion de reprendre sa liberté, ce qui était d'une grande importance, lui, de son côté, ne l'aurait pas payée d'un chèque sans provision sur le résultat d'une telle opération. S'il devait arriver, à l'instant de la reprise, qu'elle fût au bout du rouleau, fort bien ! Pour lui, il aurait du moins agi avec magnanimité.

De cette manière, tout était arrangé. Je tenais déjà les ficelles et mon âme se tendait extraordinairement vers le dénouement. Mais le jeune homme me fit faux bond. Je ne le vis plus jamais. Il n'avait pas eu la force d'exécuter le plan. Son âme manquait de l'élasticité de l'ironie. Il n'avait pas la force de prononcer le vœu de silence de l'ironie, ni la force de le tenir. Or, seul, celui qui se tait, arrive à ses fins. Seul, celui qui peut réellement aimer, lui seul est un homme. Seul, celui qui peut donner à son amour une expression quelle qu'elle soit, lui seul est un artiste. En un certain sens, il convenait peut-être que le jeune homme ne commençât point par là. C'est à peine, en effet, s'il avait supporté les affres de l'aventure ; déjà, dès le début, je m'étais quelque peu alarmé qu'il eût besoin d'un confident. Celui qui sait se taire découvre un alphabet avec autant de caractères que celui dont on se sert couramment. Il peut donc tout exprimer dans son parler de hors-la-loi : nul soupir si profond qu'il n'y trouve un rire en réponse ; nulle prière si indiscreète qu'il n'y

le but a été atteint

échec dans l'œuf et reprise de la réflexion

⇒ le vœu de silence de l'ironie

→ sélection par la reprise = création

15
réalisme → sans élasticité ⇒ littéral
nominalisme → élasticité ⇒ figuré (métaphore)

trouve le trait d'esprit exauçant la demande. Pour lui, viendra l'instant, où il croira qu'il va perdre la raison. Ce n'est pourtant qu'un moment, quoique terrible. C'est comme la fièvre la nuit, entre onze heures et demie et minuit : à une heure, on travaille avec plus d'entrain que jamais. Si l'on endure cette folie, sans doute aura-t-on la victoire.

Cependant me voici à rapporter exactement, en long et en large, ce qui précède, pour montrer que l'amour selon le ressouvenir est bien celui qui rend l'homme malheureux. Mon jeune ami ne comprenait pas la reprise. Il ne croyait pas en elle, ni ne la voulait fortement. Son sort cruel tenait au fait qu'il aimait réellement la jeune fille. Toutefois, pour l'aimer réellement, il devait d'abord se dégager de la confusion poétique où il était plongé. Il aurait pu en faire l'aveu à la jeune fille : quand on veut congédier une toute jeune fille, c'est là une manière de faire convenable et honnête. Mais il ne le voulut pas. C'eût été injuste et là-dessus j'étais tout à fait d'accord avec mon ami. Il lui aurait, en effet, couper, du même coup, toute possibilité d'exister sous ses propres auspices, tout en évitant peut-être de devenir pour elle un objet de mépris et d'éprouver l'angoisse stimulante, provoquée par le souci de savoir s'il pourrait jamais parvenir à réparer ce qu'il avait gâché.

Si le jeune homme avait cru à la reprise, quel parti n'en aurait-il pas tiré ! Quel degré d'intériorité n'aurait pas atteint sa vie !

Mais j'anticipe plus que je ne le voulais. Mon intention n'était que d'exposer le premier moment où il devenait clair que le jeune homme était, au sens fort, le triste chevalier de l'amour selon le ressouvenir, « seul heureux ». Le lecteur me permettra, peut-être, de penser une fois encore à cet instant où, grisé par le ressouvenir, il entra dans ma chambre. Son cœur constamment « ging ihm über » [s'épanchait] dans les vers de Poul Møller et il me confiait qu'il devait lutter contre lui-même pour ne pas rester tout le jour auprès de son aimée. Il reprit ces mêmes vers, le soir où nous nous séparâmes. Il me sera toujours impossible de les oublier. Il me serait plus aisé d'effacer le souvenir de sa disparition que cet instant de ma mémoire ; de même la nouvelle de sa disparition m'inquiéta beaucoup moins que la situation à cet instant. Que voulez-vous ? je suis ainsi fait :

au premier frisson du pressentiment, mon âme a déjà, au moment même, parcouru toutes les conséquences qui demandent souvent longtemps pour apparaître dans la réalité. Ce qui est concentré dans le pressentiment ne s'oublie jamais. C'est ainsi, je le crois du moins, qu'un observateur doit être fait. Mais, lorsqu'il est ainsi fait, il doit aussi beaucoup souffrir. Le premier moment doit l'accabler presque jusqu'à l'évanouissement. Cependant, au sein de cette défaillance, l'idée l'a fécondé ; il est désormais prêt à découvrir la réalité. Quand un homme n'a pas cette féminité qui permet à l'idée d'entrer avec lui dans un rapport capable de le féconder, il ne vaut rien comme observateur, car celui qui ne découvre pas le tout, au fond, ne découvre rien.

Ce soir où nous nous séparâmes, lorsqu'il m'eut encore une fois remercié de l'avoir aidé à tuer ce temps qui passait trop lentement pour son impatience, je réfléchis en moi-même : « Il est probablement assez franc, me disai-je, pour tout raconter à la jeune fille. Et alors, ne l'aimera-t-elle pas encore plus ? Ferait-il cela ? S'il m'avait demandé conseil, je l'en aurais dissuadé. Je lui aurais dit : « D'abord, restez guindé ; pour parler de manière purement érotique, rien de plus astucieux ; à moins que votre âme ne soit assez sérieuse pour pouvoir diriger votre pensée beaucoup plus haut. » Mais, s'il a parlé, il n'a pas agi avec astuce. »

Celui qui a eu l'occasion d'observer les jeunes filles, d'épier leurs conversations, a bien souvent entendu ces formules : « X. est un bon garçon, mais il est ennuyeux. Y. au contraire, est très intéressant et piquant. » Chaque fois que j'entends ces paroles dans la bouche d'une petite ingénue, je pense toujours : « Tu devrais avoir honte ; n'est-il pas vraiment affligeant qu'une jeune fille parle ainsi ! » Si un homme s'est égaré du côté de l'intéressant, qui pourra le sauver, sinon précisément une jeune fille ? Mais ne pêche-t-elle pas, elle aussi, en le poussant de ce côté-là ? Ou bien l'homme en question n'est pas capable de remplir son rôle et il devient indelicat de l'exiger de lui. Ou bien il le peut ; et alors... Une jeune fille devrait précisément être assez prudente pour ne jamais jouer avec l'intéressant. La jeune fille qui le fait perd toujours, du point de vue de l'idée : car l'intéressant ne se laisse jamais re-prendre. Mais celle qui ne le fait pas, celle-là gagne toujours.

cf. Socrate

à propos
des
jeunes
filles

Il y a six ans, j'étais en voyage, à huit milles à l'intérieur des terres. Je m'étais arrêté dans une auberge, où je dînai. J'avais pris un repas confortable et savoureux ; j'étais un peu gai ; je tenais à la main une tasse de café, dont je humais l'arôme. A ce moment une belle jeune fille, légère et gracieuse, passe devant la fenêtre pour obliquer dans la cour dépendant de l'auberge. J'en conclus qu'elle voulait descendre au jardin. On est jeune — j'avalai donc mon café, allumai un cigare. Je me mettais juste en devoir de suivre le signe du destin et la trace de la jeune fille, quand on frappe à la porte. Entre — la jeune fille ! Elle me fit aimablement la révérence et me demanda si ce n'était pas ma voiture qui stationnait dans la cour, si je ne devais pas aller à Copenhague et si je ne lui permettais pas d'aller en voiture avec moi. Sa manière de faire, réservée et pourtant digne d'une véritable femme, suffit pour me faire perdre de vue, sur-le-champ, ce qu'il y avait d'intéressant et de piquant dans sa requête. Pourtant, plutôt que de rencontrer une jeune fille dans un jardin, n'est-il pas autrement intéressant de rouler huit milles seul avec elle dans sa propre voiture, avec cocher et serviteur, en l'ayant toute en son pouvoir ? Malgré tout, je suis convaincu que même un homme de tempérament plus léger que moi ne se serait pas senti tenté. La confiance, avec laquelle elle s'en était remise à ma merci était une meilleure défense que toutes les astuces et finesses d'une demoiselle. Nous fîmes route ensemble. Pour elle, la route n'aurait pas été plus sûre avec un frère ou un père. De mon côté, silence retenu. Je ne l'interrompais que pour la devancer quand il me semblait qu'elle voulait faire une remarque. Mon cocher reçut l'ordre de se hâter : Pas plus de cinq minutes à chaque relais ! Je descendais, mon chapeau à la main, je lui demandais si elle désirait un rafraîchissement ; mon serviteur se tenait derrière moi, le chapeau à la main, lui aussi. Aux abords de la capitale, j'invitai le cocher à emprunter un chemin de traverse ; là, je descendis et j'allai à pied pour le dernier demi-mille, jusqu'à Copenhague, pour que nulle rencontre, nul incident ne la dérangeât. Je ne me suis jamais enquis pour savoir qui elle était, où elle habitait, ce qui pouvait motiver ce soudain voyage. Mais elle a toujours été pour moi un agréable souvenir que je ne me suis pas permis d'offenser par aucune curiosité, fût-elle innocente. — Une jeune fille qui veut l'intéressant devient le

piège, où elle se prend elle-même. Une jeune fille qui ne veut pas l'intéressant, croit, elle, à la reprise. Honneur à celle qui est ainsi de naissance. Honneur à celle qui le devient avec le temps.

→ Cependant il me faut constamment le reprendre : c'est à l'occasion de la reprise que je dis tout cela. La reprise est la nouvelle catégorie qui doit être découverte. Si on connaît quelque peu la philosophie moderne et qu'on n'ignore pas tout à fait la grecque, on verra sans peine que cette catégorie explique précisément le rapport entre les Eléates et Héraclite et que la reprise est proprement ce qu'on a appelé, par erreur, médiation. Incroyable ce qu'on a fait de la médiation, dans la philosophie hégélienne : du vent ! Quels papotages couverts de gloires et d'honneurs sous cette enseigne ! On ferait mieux de chercher à examiner à fond la médiation et à rendre un peu justice aux Grecs. L'exposé de la doctrine grecque de l'être et du néant, de « l'instant », du « non-être », etc., dame le pion à Hegel. Médiation est un mot étranger. En revanche, reprise est un mot bien danois et je félicite la langue danoise de ce terme philosophique. A notre époque, on n'explique pas comment la médiation se produit, si elle résulte du mouvement des deux moments et en quel sens elle est déjà auparavant contenue en eux, ou si elle est quelque chose de nouveau, qui intervient et, alors, comment. Ici, la méditation du concept grec de κίνησις, qui répond à la catégorie moderne de « passage », doit retenir l'attention au plus haut point. La dialectique de la reprise est aisée : ce qui est re-pris, a été, sinon, il ne pourrait pas être re-pris ; mais, précisément, c'est le fait d'avoir été qui fait de la re-prise une chose nouvelle. Quand les Grecs disaient que toute connaissance est un ressouvenir, ils disaient que l'existence tout entière qui existe a existé. Quand on dit que la vie est une reprise, c'est dire que l'existence qui a existé voit maintenant le jour. Si on n'a pas la catégorie du ressouvenir ou de la reprise, la vie tout entière se résout en un vacarme vide et creux. Le ressouvenir, c'est la manière païenne d'envisager la vie, la reprise, c'est la moderne. La reprise est l'intérêt de la métaphysique et, en même temps, l'intérêt sur lequel la métaphysique achoppe. La reprise est ce qui délie dans toute conception éthique. La reprise est la conditio sine qua non de tout problème dogmatique.

= pensée

anti-Hegel

KINESIS

⑤

19
ressouvenir → référence à une "première fois" → soit réminiscence, soit platonisme, soit expérience empiriciste
marguer de l'idée-expérience
reprise → réactualisation au présent de cette idée

Que chacun juge comme il voudra ce qui est dit, ici, de la reprise. Qu'il juge aussi comme il voudra le fait que je le dise ici et de cette manière, lorsque je parle, à l'exemple d'Hamann : « Mit mancherlei Zungen mich ausdrücke, und die Sprache der Sophisten, der Wortspiele, einander schwatze, und bald κατ'ἄνθρωπο bald κατ'ἔξοχην argumentire. » [Je m'exprime dans toutes einander schwatze, und bald κατ'ἄνθρωπο bald κατ'ἔξοχην argumentire. [Je m'exprime dans toutes sortes de langues, j'utilise le parler des Sophistes, des jeux de mots, des Crétois et des Arabes, des Blancs, des Maures et des Créoles, je cause pêle-mêle critique, mythologie, faits et fondements, j'argumente tantôt à la manière humaine, tantôt du point de vue de l'absolu.] A supposer que ce que je dis ne soit pas un mensonge, je ferais peut-être mieux d'envoyer mes aphorismes à un expert du Système : il pourrait peut-être en tirer quelque chose, une note dans le Système — Grande pensée ! en ce cas je n'aurai pas vécu en vain !

Quant au sens de la reprise rapportée à une chose, on peut en dire long sans se rendre coupable d'une reprise. Quand le Professeur Ussing prononça naguère à la Société du 28 mai, un discours dont le propos déplut, que fit le professeur ? Il se montra, comme toujours, brutalement résolu. Il frappa sur la table en disant : « Je reprends ! » Il pensait par conséquent, que ce qu'il disait gagnait à être repris. Il y a quelques années, j'entendis un pasteur tenir, en deux occasions solennelles, exactement le même discours. S'il avait été de l'avis du professeur, il aurait, la seconde fois, en montant en chaire, frappé sur la tribune et dit : « Je reprends ce que j'ai déjà dit, dimanche dernier. » Mais il ne le fit pas et ne laissa absolument rien paraître. Il n'était pas de l'avis du Professeur Ussing. Qui sait ? Peut-être que Monsieur le professeur lui-même n'est plus d'avis qu'il serait bon, pour son discours, de le reprendre. A une fête de la Cour, la reine raconta une histoire et tous les courtisans d'en rire, y compris un ministre sourd, qui se leva pour solliciter la grâce de pouvoir raconter aussi une histoire : et il raconta la même. Question : « Quelle idée se faisait-il du sens de la reprise ? » Quand l'instituteur dit, en classe : « Jespersen, je reprends maintenant pour la seconde fois : tenez-vous tranquille ! » et que le même Jespersen reçoit une mauvaise note parce que son agitation reprend de plus belle, le sens de la reprise est tout à fait opposé.



Sans m'étendre davantage sur de tels exemples, j'en viens à parler un peu du voyage de découverte que j'entrepris pour éprouver la possibilité de la reprise et son sens. A l'insu de tous (pour empêcher ainsi tout bavardage de me rendre inapte à l'expérience et de me dégoûter, par ailleurs, de la reprise), je pris le vapeur jusqu'à Stralsund, puis une place dans la Poste rapide de Berlin. Les doctes disputent entre eux de la place la plus confortable dans une diligence. A mon Ansicht [avis], elles sont toutes minables ! La dernière fois, j'avais une place sur le côté, dans le sens de la marche, à l'intérieur de la voiture (pour certains, c'est le gros lot !). Eh bien ! pendant trente-six heures, je fus si bien secoué avec mes proches voisins qu'arrivé à Hambourg, je n'avais pas seulement perdu la raison, mais aussi mes jambes. Nous, les six personnes assises à l'intérieur de la voiture, nous fûmes si bien malaxées ensemble, pendant trente-six heures, que nous n'étions plus qu'un seul corps. J'eus une idée de ce qu'il advint aux habitants de Mols qui, longtemps assis ensemble, ne surent plus reconnaître leurs propres jambes ! Pour me retrouver, si possible, membre d'un corps plus petit, je choisis une place dans le coupé. C'était un changement. Cependant tout reprit de plus belle. Le postillon souffla dans son cor. Je fermai les yeux, m'abandonnai au désespoir et pensai, comme d'habitude en pareil cas : « Dieu sait si tu tiendras le coup, si tu arriveras réellement à Berlin. En ce cas, redeviendras-tu jamais un homme capable de se libérer pour te retrouver isolé dans ta particularité, ou bien garderas-tu en mémoire que tu es membre d'un plus vaste corps ? »

J'arrivai donc à Berlin. Aussitôt, je me hâtai vers mon ancien logis pour m'assurer jusqu'à quel point une reprise était possible. J'ose garantir à tout lecteur complice que j'avais réussi à trouver, la dernière fois, l'un des plus agréables appartements de Berlin. J'ose le garantir encore plus catégoriquement, maintenant que j'en ai vu plusieurs. La Place des Gens d'armes est bien la plus belle de Berlin. Le théâtre, les deux églises, vus d'une fenêtre, paraissent magnifiques, surtout au clair de lune. Ce ressouvenir avait beaucoup contribué à mon départ. On monte au premier étage d'une maison éclairée au gaz ; on ouvre une petite porte ; on se trouve dans l'entrée. A gauche, une porte vitrée introduit dans un cabinet. On va tout droit ; on est dans une antichambre, où s'ouvrent deux chambres de formes

jeux d'ironie

la reprise dans la parole et dans l'enseignement

les profs qui parlent toujours de la même chose (les choses ont bon dos !)

voyage à Berlin

il prend en outre une certaine forme ; c'est pourquoi il veut simultanément être vu. Chaque possible de l'individu est donc une ombre qui rend un son. L'individu encore enfoui croit aussi peu au vacarme des grands sentiments qu'aux chuchotements roués du mal, aussi peu à la bienheureuse jubilation de la joie qu'aux soupirs sans fin du chagrin. L'individu veut seulement voir et entendre sur le mode pathétique, mais il faut bien le remarquer, c'est lui-même qu'il veut voir et entendre. Pourtant il ne veut pas s'entendre réellement lui-même. Il ne le peut. L'essaie-t-il, au même moment le coq chante et les personnages crépusculaires s'enfuient, les voix de la nuit se taisent. Si on les entend encore, c'est que nous sommes dans un tout autre domaine, où tout se passe sous l'angoissante surveillance de la responsabilité ; et nous touchons au démoniaque. Alors, pour que ne s'imprime pas la marque de son Moi réel, l'individu encore enfoui exige un environnement léger et passager comme en offrent les personnages, où les paroles pétillent, bruissent et résonnent sans écho. La scène est précisément cet environnement-là ; c'est pourquoi elle se prête tout juste au jeu des fantasmes de l'individu encore enfoui. Parmi les ombres où il se découvre et dont les voix sont sa voix, il y a peut-être un capitaine de brigands. L'individu doit se reconnaître en cette image dans un miroir. Virilité du personnage du brigand, regard rapide mais perçant, traits de passion sur le visage ridé : tout doit être là. Il doit être aux aguets dans un défilé, attentif aux mouvements des voyageurs et donner un coup de sifflet pour que la bande accoure. Sa voix doit couvrir le vacarme. Il doit être cruel, laisser tout massacrer et tourner les talons avec indifférence. Il doit être chevaleresque envers la jeune fille terrifiée, etc. Un brigand est aussi chez lui dans une sombre forêt. Si on y installait ce héros imaginaire avec tout son attirail, en le priant simplement de se tenir tranquille assez longtemps pour qu'on s'éloigne de lui d'un ou deux milles, avant de se livrer à sa furieuse frénésie, — je pense qu'il en perdrait la parole ! Il lui arriverait ce qui arriva à un homme qui, il y a quelques années, m'honora de ses confidences littéraires. Il vint à moi pour se plaindre d'être submergé d'une telle abondance d'idées qu'il lui était impossible de rien coucher par écrit, parce qu'il ne pouvait pas écrire assez vite. Il me pria de me donner la peine d'être son secrétaire pour écrire sous sa dictée.

naissance
toujours en
faute

se tour au
théâtre

anecdote
de l'écrivain
impuissant

J'éventai aussitôt la mèche. Je le consolai donc : je pouvais écrire aussi vite qu'un cheval qui prend le mors aux dents ; une seule lettre de chaque mot, et je garantissais de pouvoir lire tout ce que j'avais écrit. Mon obligeance ne connut pas de limite. Je fis apporter une grande table, numérotai plusieurs feuilles de papier pour ne pas perdre de temps à tourner les pages, équipai d'une dizaine de plumes d'acier autant de porte-plume, que je plongeai dans l'encrier — et mon homme commença ainsi son discours : « Oui, Messieurs, voyez-vous, ce que je voudrais essentiellement dire, c'est que... ». Lorsqu'il eut achevé son discours, je le lui relus. Et, depuis ce temps, il ne m'a plus jamais demandé d'être son secrétaire ! — Quant à notre brigand, il trouverait sans doute qu'on voit les choses en trop grand et pourtant, en un autre sens, en trop petit. Non ! Peignez-lui plutôt un décor avec un seul arbre ; suspendez une lampe par-devant, l'éclairage en sera plus étrange encore. Alors cette forêt sera plus vaste que la réelle, plus vaste que les forêts vierges de l'Amérique du Nord, et pourtant il pourra la percer de ses éclats de voix, sans s'enrouer. Tel est le désir sophistiqué de l'imagination : avoir le monde tout entier dans une coquille de noix, plus vaste que le monde tout entier, sans être si vaste toutefois que l'individu ne la puisse remplir.

Ce désir de se produire et de s'épancher sur la scène ne dénote nullement une vocation théâtrale. Là où elle existe, le talent se montre d'emblée comme une disposition à quelque chose de particulier ; même le talent le plus riche, lorsqu'il s'éveille, n'a pas l'envergure de ce désir. Celui-ci n'est qu'imagination en herbe. Mais c'est une autre affaire s'il a son fondement dans la vanité et la propension à briller. En ce cas, l'ensemble n'a guère de fondement plus profond que la vanité, fondement qui peut malheureusement être assez profond.

Quoique ce moment, dans la vie individuelle s'évanouisse, il se reproduit néanmoins à l'âge mûr, quand l'âme s'est rassemblée dans le sérieux. Alors même que dans l'art, l'individu n'a peut-être pas encore assez de sérieux, il peut, à l'occasion, avoir le désir de revenir au premier état dont j'ai parlé et de l'aborder avec une certaine tonalité affective. Il souhaite alors subir l'influence du comique tout en créant lui-même le comique dans la prestation théâtrale. Comme ni la tragédie, ni la comédie, ni le vaudeville ne lui plaisent, en raison

à l'âge mûr

précisément de leur perfection, il se tourne vers la farce. Il y a reprise du même phénomène dans d'autres sphères. On voit parfois l'individualité mûre, rassasiée par la forte nourriture de la réalité, ne pas se laisser influencer par une peinture d'un art consommé. En revanche, elle peut être émue à la vue d'une image de Nuremberg, comme celles que l'on trouvait naguère à la Bourse. On y voit un paysage qui représente une contrée champêtre en général. Cette abstraction ne peut être rendue de manière artistique. C'est pourquoi l'impression de généralité est obtenue par son contraire, c'est-à-dire par un sujet concret pris au hasard. Je voudrais pourtant demander à chacun si pareil paysage ne lui donne pas l'impression d'une contrée champêtre en général et s'il ne retrouve pas, venue du temps de son enfance, la catégorie de cette généralité-là. Du temps de l'enfance, lorsqu'on avait de si prodigieuses catégories qu'on en a, maintenant, presque le vertige, lorsqu'on découpait, dans une feuille de papier, un homme et une femme qui étaient homme et femme en général, en un sens encore plus fort qu'Adam et Eve. Un peintre paysagiste, qu'il s'efforce de produire son effet par une représentation fidèle ou bien par une reproduction idéale, laisse peut-être l'individu froid. Au contraire, l'image de Nuremberg cause un effet indescriptible : on ne sait si on doit rire ou pleurer ; l'effet tout entier dépend de la tonalité affective de celui qui regarde. Tout homme est passé par une période où aucune des richesses du langage, aucune passion des interjections n'était pour lui suffisante, où aucune expression, aucune gesticulation ne le laissait satisfait, où rien ne l'apaisait, sauf le déclenchement des sauts et culbutes les plus étranges. Peut-être le même individu apprit-il à danser ; peut-être a-t-il souvent vu des ballets et admiré l'art du danseur ; peut-être est-il venu un temps où le ballet ne l'a plus impressionné. Pourtant, à certains instants, il voudrait se retirer dans sa chambre pour s'abandonner à lui-même et ressentir en humoriste l'indescriptible soulagement de se tenir sur une seule jambe, dans une attitude pittoresque, ou bien pour vouer le monde entier à tous les diables et décider de tout par un entrechat.

Au Königstädter Theater, on représente des farces : s'y assemble, comme il est naturel, un public extrêmement mélangé. Qui voudrait étudier la pathologie du rire dans la

différence des conditions sociales et des tempéraments ne devrait pas négliger l'occasion offerte par la représentation d'une farce. La jubilation et les grands éclats de rire du paradis et des secondes galeries sont d'un tout autre genre que les applaudissements d'un public cultivé et critique : sans cet accompagnement constant, la farce ne pourrait absolument pas être représentée. L'action de la farce se déroule, en général, dans les classes inférieures. C'est pourquoi le paradis et les secondes galeries s'y reconnaissent aussitôt. Leur vacarme et la clameur de leurs bravos ne sont pas une appréciation esthétique de tel ou tel artiste particulier, mais l'explosion purement lyrique de leur bien-être. Ils n'ont absolument pas conscience d'eux-mêmes comme public, mais ils veulent être de la partie en descendant dans la rue ou bien là où la scène se situe. Néanmoins, comme cela ne peut se faire, à cause de la distance, ils se comportent en enfants qui ont seulement la permission de regarder de la fenêtre une bagarre dans la rue. Les premières galeries et l'orchestre sont aussi secoués par le rire, bien qu'il soit essentiellement différent des cris cimbro-teutons du populaire et que les différents rires soient eux-mêmes, à l'intérieur de cette classe, infiniment nuancés, mais en un tout autre sens qu'à la représentation du meilleur vaudeville. Qu'on y voie perfection ou imperfection, tel est le fait. Toute détermination esthétique générale de la farce est vouée à l'échec. Elle ne saurait en aucune façon amener à l'uniformité les tonalités affectives d'un public plus cultivé ; car l'effet de la farce dépend, pour une grande part, de la spontanéité et de l'activité créatrice du spectateur. L'individualité particulière est amenée à se faire valoir, en tout autre sens, affranchie qu'elle est, dans sa jouissance, de toutes les obligations esthétiques traditionnelles : admirer, rire, être ému, etc. Pour un homme cultivé, voir une farce c'est comme jouer à la loterie, sans le désagrément de gagner de l'argent. Mais le public ordinaire, amateur de théâtre, ne trouve pas son compte dans une telle incertitude. Il néglige donc volontiers la farce, ou bien il la déprécie, la méprise et, pour elle, c'est le pire. Le public commun des théâtres fait preuve, en général, d'un certain sérieux borné. Il veut que le théâtre l'ennoblisse et le cultive, ou du moins il tient à se l'imaginer. Il veut avoir eu, ou du moins il veut s'imaginer avoir eu, une rare jouissance artistique. Il veut, à la simple lecture de l'affiche, savoir d'avance

Sérieux
borné

comment se passera la soirée. Une telle convention ne saurait jouer pour la farce : car la même farce peut produire des impressions extrêmement différentes et, curieusement, il peut arriver qu'elle produise le moins d'effet quand elle est le mieux représentée. On ne peut pas compter sur ses voisins d'à côté ou d'en face, ni sur l'article du journal pour savoir si on s'est divertit ou non. Chaque spectateur Unique doit en décider lui-même. La critique n'a guère encore réussi à dicter un cérémonial à l'usage du public cultivé, amateur de théâtre, qui regarde une farce ; sur ce point, il est absolument impossible de déterminer le « bon ton ». L'estime réciproque du public et des acteurs, d'ailleurs si sécurisante, est dépassée. On peut se trouver dans une tonalité affective tout à fait déroutante en voyant une farce. C'est pourquoi on ne peut jamais savoir avec sûreté si on s'est comporté, au théâtre, en digne membre de la bonne société, qui a ri et pleuré aux bons endroits. On ne peut y admirer, en spectateur consciencieux, la finesse de la peinture des caractères requise par le drame. Les personnages de la farce, en effet, sont tous dessinés à la mesure abstraite du « général ». Situation, action, répliques, tout est à cette mesure. C'est pourquoi on peut tout aussi bien être disposé à la douce mélancolie que soulevé par le rire. Nul effet ironique dans la farce, tout y est naïveté ; aussi le spectateur se retrouve seul à seul et doit payer de sa personne. Au demeurant la naïveté de la farce est si illusoire que le spectateur cultivé ne saurait s'y comporter naïvement. Il puise, dans son propre rapport à la farce, une grande part de son amusement. C'est comme s'il devait lui-même prendre des risques, au lieu de rechercher en vain à droite et à gauche ou dans le journal la garantie qu'il s'est réellement amusé. En revanche, si le spectateur cultivé montre, de plus, assez de désinvolture pour oser s'amuser tout à fait en solo, assez d'aplomb pour savoir par lui-même, sans consulter le savoir d'un autre, s'il s'est amusé ou non, alors, pour lui, la farce peut avoir une signification toute particulière : tantôt par l'ampleur de son abstraction, tantôt par la mise en place d'une réalité tangible, elle atteint ses différentes tonalités affectives propres. Il va de soi que ce spectateur ne viendra pas avec une tonalité affective de commande, à laquelle il rapporterait tous les effets produits ; mais il aura élaboré sa

tonalité affective, de manière qu'elle le laisse dans un état où se présentent, non pas une seule, mais toutes les tonalités possibles.

Au Königstädter Theater, on donne des farces, à mon avis, excellentes. Cette opinion est naturellement tout individuelle ; je ne l'impose à personne, pas plus que je ne tolère aucune pression. Pour que la représentation d'une farce ait un complet succès, il faut que la troupe qui joue soit composée d'une certaine manière. Elle doit posséder deux, tout au plus trois acteurs, d'un talent tout à fait incontestable, ou plutôt deux ou trois génies créateurs. Ceux-ci doivent être enfants du caprice, enivrés de rire, danseurs de l'humour, tout à fait pareils aux autres hommes le reste du temps et jusqu'à l'instant même où ils entendent la cloche du régisseur. Alors, à la minute même ils se métamorphosent : tels de nobles coursiers arabes, ils se mettent à gémir et souffler, leurs naseaux dilatés témoignent du frémissement de l'esprit qui est en eux, parce qu'ils veulent aller de l'avant pour donner libre cours à leur fougue. Ce sont moins des artistes réfléchis qui ont étudié le rire, que des lyriques se précipitant, tête baissée dans l'abîme du rire, pour laisser sa puissance volcanique les jeter sur la scène. Aussi ne calculent-ils guère ce qu'ils vont faire : ils laissent l'instant et la force naturelle du rire gouverner tout. Ils ont le courage de risquer ce que « l'Unique » n'ose risquer que seul avec lui-même, ce que l'insensé fait en présence de tous, ce que le génie sait faire avec une géniale autorité, sûr qu'il est de faire rire. Ils savent que leur folle gaieté est sans limites et que la réserve de comique, en eux, est inépuisable, les surprenant eux-mêmes, presque à chaque instant ; ils savent qu'ils sont capables de soutenir le rire la soirée entière, sans qu'il leur en coûte plus d'effort qu'il ne m'en coûte, à moi-même, de griffonner sur ce papier.

Quand un théâtre de farces a deux génies de cette sorte, c'est assez ; trois est le nombre maximum qui doit être utilisé ; sans quoi l'action faiblit, comme un homme qui meurt d'hypersthénie. Le reste de la troupe n'a pas besoin d'avoir du talent ; il n'est même pas bon qu'il en ait. Le reste de la troupe n'a pas besoin non plus d'être recruté selon les canons de la beauté ; il faut plutôt le rassembler au hasard. Tout le reste de la troupe doit être là de préférence par hasard, comme cette société qui, d'après un dessin de Chodowiecki, fonda Rome. Même pas besoin d'exclure quelqu'un pour cause de défaut

reprise par le spectateur averti de l'attitude naïve de la personnalité non encore déconverte cf. p. 24

courage de risquer

absolument identiques, meublées de manière absolument identique, comme lorsqu'on voit une chambre redoublée dans un miroir. L'éclairage de la chambre du fond est d'un goût exquis. Un chandelier est posé sur un bureau, devant lequel se trouve un fauteuil dessiné avec légèreté et tendu de velours rouge. La chambre de devant n'est pas éclairée. Ici, la pâle clarté de la lune se mêle à la lumière plus vive qui vient de la chambre du fond. On s'assied sur une chaise devant la fenêtre. On regarde la vaste place ; on voit courir rapidement sur les murs les ombres des passants ; et tout se change en décor de théâtre. Une réalité de rêve point dans l'arrière-fond de l'âme. On éprouve l'envie de se jeter un manteau sur les épaules, de se glisser le long des murs, l'œil aux aguets, attentif à chaque bruit. Mais on n'en fait rien : on se voit seulement rajeuni et en train de le faire. On a fumé son cigare ; on se retire dans la chambre du fond, pour se mettre au travail. Minuit passé : on éteint les lumières, on allume une petite veilleuse. Le clair de lune triomphe, sans mélange. Une ombre paraît encore plus noire, un bruit de pas met plus de temps à s'évanouir. La voûte du ciel, sans nuage, paraît doucement mélancolique, emplie de rêveuses pensées, comme si la fin du monde était consommée et le ciel inaltérablement occupé de lui-même. On revient dans l'antichambre, dans l'entrée, on pénètre dans le petit cabinet. On s'endort — si l'on est de ces heureux qui peuvent dormir. Mais hélas ! aucune reprise possible ! Mon hôte, un droguiste, « *er hatte verändert* » [avait changé] au sens plein où l'allemand prend ce mot. Pour autant que je sache, « se changer » est employé d'une manière comparable dans certaines rues de Copenhague — *id est* : il s'était marié : Je voulus lui présenter mes vœux de bonheur. Mais, je ne possède pas assez la langue allemande pour les tourner convenablement et je n'avais pas non plus les formules de circonstance. Je me contentai donc d'un mouvement de pantomime. La main sur le cœur, je le regardai, tandis que se lisait sur mon visage une effusion de sympathie. Il me serra la main. Nous nous étions compris l'un l'autre. Il entreprit alors de prouver la valeur esthétique du mariage. Il y réussit à merveille ; aussi bien, précisément, qu'il avait prouvé, la dernière fois, la perfection de la vie des vieux garçons. Quand je parle allemand, je suis l'homme le plus accommodant du monde !

Mon ancien hôte voulut bien m'obliger et moi, je voulus bien habiter chez lui. Moyennant quoi, je pris une seule chambre et l'entrée. Le premier soir, une fois rentré et les bougies allumées, je pensai : « Ah ! ah ! ah ! Est-ce la reprise ? » J'étais de fort mauvaise humeur, ou, si l'on veut, de l'humeur du jour : car, le destin avait fait bizarrement que j'arrivai à Berlin l'*allgemeine Buss- und Bettag* » [le grand jour de jeûne et de prière]. Berlin était tout contrit. Bien sûr, on ne se jetait pas de la poussière aux yeux avec ces paroles : « *Memento, o homo ! quod cinis es et in cinerem revertaris* » [Souviens-toi, ô homme, que tu es cendre et que tu retourneras à la cendre]. Néanmoins, la ville entière n'était que poussière. Je crus d'abord que c'était une mesure du gouvernement ; mais plus tard, je m'avisai que le vent était responsable de cette incommodité et qu'il suivait, sans acception de personne, son caprice ou ses mauvaises habitudes. A Berlin, en effet, le mercredi des Cendres revient au moins tous les deux jours ! Mais ceci ne concerne guère mon projet. Cette découverte n'intéresse pas la « reprise » ; car, la dernière fois que j'étais à Berlin, je n'avais pas remarqué le phénomène, sans doute parce que c'était l'hiver.

Quand on s'est installé confortablement, bien à l'aise, en son logis, quand on a ainsi un point d'appui d'où l'on peut s'élaner, une retraite assurée où l'on peut se retirer pour dévorer sa proie, en solitaire — (j'y attache un grand prix : comme certains fauves, je ne peux manger, quand quelqu'un regarde ma proie) — c'est à ce moment qu'on s'informe des curiosités à voir dans la ville. Si l'on est voyageur *ex professo* [de profession], un touriste qui voyage pour flairer tout ce que les autres ont déjà flairé, ou pour inscrire dans son carnet les noms des curiosités et le sien, en retour, dans le grand livre généalogique des voyageurs, on prend un *Lohndiener* [valet de place] et on achète *Das ganze Berlin* [Le tout Berlin] pour quatre *Groschen*.

Grâce à ce procédé, on devient un observateur impartial, dont la déposition devient digne de foi dans tout procès-verbal de police. Si, au contraire, on n'a pas les obligations d'un voyage d'affaires, alors, vogue la galère ! Parfois on voit quelque chose que les autres ne voient pas. Mais on néglige le plus important. On reçoit, par hasard, une impression qui n'a de sens que pour soi. Celui qui vagabonde avec une telle insouciance n'a, en général, pas grand-chose à communiquer aux autres. Le fait-il,

il court aisément le risque d'ébranler la bonne opinion que les braves gens pourraient avoir de sa moralité et de ses mœurs. Si un homme a voyagé assez longtemps à l'étranger sans jamais avoir été « *auf der Eisenbahn* » [en chemin de fer], ne serait-ce pas qu'on l'a exclu du beau monde ? Que dire d'un homme qui serait allé à Londres sans jamais avoir emprunté le Tunnel ! Que dire si un homme, venu à Rome et tombé amoureux d'un petit coin de ville, devenu pour lui un intarissable sujet de joie, quitte Rome sans avoir vu une seule des curiosités de la ville ! Berlin a trois théâtres. Les opéras et ballets donnés à l'Opéra doivent être « *grossartig* » [grandioses]. Ce qui est donné au Théâtre doit instruire, cultiver, et n'être « pas seulement pour le plaisir » ! Je n'en sais rien. Mais ce que je sais, c'est qu'il y a, à Berlin, un théâtre qui se nomme le *Königstädter Theater*. Les voyageurs officiels le fréquentent rarement, un peu plus souvent, cependant (ce qui est aussi significatif), que les lieux de joviale réjouissance situés plus à l'écart, qui peuvent donner à un Danois l'occasion de rafraîchir sa mémoire au sujet de Lars Mathiesen et de Kehlet. Quand, arrivé à Stralsund, je lus dans le journal que « *Der Talisman* » devait être représenté dans ce théâtre, aussitôt je fus de bonne humeur. Je me ressouvenais dans mon âme : la première fois que je m'étais trouvé là, tout s'était passé comme si ma première impression elle-même n'avait évoqué, dans mon âme, qu'un souvenir fort éloigné dans le temps.

Quel jeune homme, doué de quelque imagination, ne s'est senti captivé une fois par le charme du théâtre et n'a souhaité se trouver lui-même dans cette réalité factice pour se voir et s'entendre lui-même comme son double, pour se disperser entre tous les différents personnages qu'il est susceptible d'être, issu de lui et pourtant ainsi faits que chacun garde son unité ? C'est là un désir naturel de tout jeune âge. Seule l'imagination est éveillée à son rêve de personnalité ; tout le reste est encore dans un profond sommeil. Dans cette vision imaginaire de soi-même, l'individu n'est pas un personnage réel, mais une ombre ; ou plutôt le personnage réel est bien présent, mais invisible. C'est pourquoi l'individu ne se contente pas de projeter une seule ombre, mais une multiplicité d'ombres qui, toutes, lui ressemblent et ont un droit égal, par moments, à être lui-même. La personnalité n'est pas encore découverte.

au théâtre

de la personnalité
à travers
ses possibles

Son énergie s'annonce seulement dans la passion de la possibilité. Car il en est de la vie de l'esprit comme de bien des plantes : — la pousse terminale vient en dernier. Pourtant, cette existence d'ombre exige aussi satisfaction. S'il n'est jamais utile, pour un homme, de n'avoir pas eu le temps de vivre sa vie à fond, d'un autre côté, il est triste ou comique qu'un individu se trompe au point de vivre sa vie entière en en restant là. En ce cas, la prétention d'être un homme véritable devient aussi douteuse que la revendication d'immortalité chez ceux qui, n'étant pas à même d'affronter en personne le jour du Jugement, se font représenter par une délégation de bonnes propositions, de résolutions à la journée, de plans à la demi-heure, etc. Le principal, c'est que chaque chose vienne en son temps. Il y a un temps pour tout dans la jeunesse. Ce qui a eu son temps alors, l'aura de nouveau plus tard. Il est aussi sain pour l'homme d'avoir eu dans sa vie, un passé où il a contracté une dette envers le rire, qu'un autre pour lequel les larmes sont de rigueur.

En montagne, quand on entend le vent, jour après jour, exposer invariablement, le même thème inchangé, on peut être tenté, un instant, de faire abstraction de cette imperfection pour se réjouir de cette image de la cohérence et de la sûreté de la liberté humaine. On ne pense peut-être pas qu'il y eut un instant où le vent, qui a maintenant, depuis tant d'années, établi sa demeure au cœur de ces montagnes, arriva comme un inconnu en ces contrées. Il se rua sauvagement, comme un insensé à l'intérieur des précipices, au fond des cavernes, produisant, tantôt un sifflement, dont il était lui-même presque surpris, tantôt un rugissement caverneux qui le mettait lui-même en fuite, tantôt un son plaintif, dont il ne savait lui-même d'où il venait, tantôt un soupir montant des abîmes de l'angoisse, si profond que le vent lui-même en prenait peur et doutait, un instant, s'il oserait habiter en ces contrées, tantôt un *Hopsasa* lyrique d'une folle gaieté, jusqu'à ce que, ayant appris à connaître son instrument, il eût coordonné tous ces sons en une mélodie que, jour après jour, il exécutait, inchangée. Ainsi s'égaré le possible de l'individu dans ses propres possibles, découvrant tantôt l'un, tantôt l'autre. Mais le possible de l'individu ne veut pas seulement être entendu. Il ne passe pas comme celui de l'air, en simples coups de vent,

esthétique

↓
éthique

le vent

égarement